

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Jean-Christian Knaff Illustrateur

Monique Poulin

Volume 7, numéro 2, automne 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12802ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Poulin, M. (1984). Jean-Christian Knaff : illustrateur. *Lurelu*, 7(2), 18–19.

J

ean-Christian Knaff dessine comme il respire. Il a un coup de crayon personnel, des idées originales, loin du «fleur bleue» et du «rose bonbon». Certains contestent ses vues nouvelles, inhabituelles dans le domaine du livre pour enfants; d'autres s'enthousiasment. Un excentrique? Peut-être. Chose certaine, il s'applique à tracer un aspect différent de la vie qui s'offre aux regards des enfants.

Bressan d'origine, étant né à Bourgen-Bresse, il a vu le jour en novembre 1949. Le Québec, son pays d'adoption, a vu naître et progresser l'artiste qui sommeillait en lui.

— Je ne suis pas un poisson d'avril, mais je suis arrivé ici le 1er avril 1977. Il y a donc sept ans de cela.

— Tu étais venu pour y dessiner?

— Mais non, pas du tout. Si je m'attendais à cela! Je détiens une maîtrise en linguistique anglaise (que j'ai d'ailleurs faite à Toronto), alors j'étais venu pour enseigner l'anglais.

— Comment! Toi, un illustrateur, tu détiens une maîtrise en linguistique? Comment as-tu fait le passage d'une telle discipline à celle d'illustrateur?

— En 1977, à mon arrivée au Québec, le chômage sévissait dans le domaine de l'enseignement. Je n'arrivais donc pas à me trouver du travail. Je devais absolument faire quelque chose car il fallait bien que je mange. Vu la situation, j'ai dû me réorienter. Comme j'adore dessiner, je me suis dit: «Autant en vivre.» Ainsi, je me suis mis à dessiner, comme ça, pour moi-même.

— Comment fonctionnais-tu? Choisisais-tu des thèmes dont tu étais sûr qu'ils se vendraient au coin de la rue? Ou encore...

— Je dessinais pour me faire plaisir, uniquement. C'est de cette façon que j'ai rempli un porte-folio. Puis j'ai consulté les «pages jaunes» et je me suis mis à téléphoner aux maisons de disques, de publicité, aux magazines aussi, enfin à tout organisme susceptible d'acheter mes dessins et à qui je pouvais offrir mes services. Je me souviens du premier contrat: faire la pochette d'un disque de Fabienne Thibault. Les commandes n'ont jamais arrêté depuis.

— C'est quand même exceptionnel de pouvoir arriver à illustrer comme tu le fais sans aucune formation.

— Bien en fait, j'ai reçu une formation artistique pendant six ans à la petite école comme tous les Français. Là-bas, le système est différent d'ici. La formation, plus classique, est plus sévère, plus exigeante.

— On peut donc te qualifier d'autodidacte... et de grand voyageur aussi, car

entrevue

par Monique Poulin

Jean-Christian Knaff
illustrateur

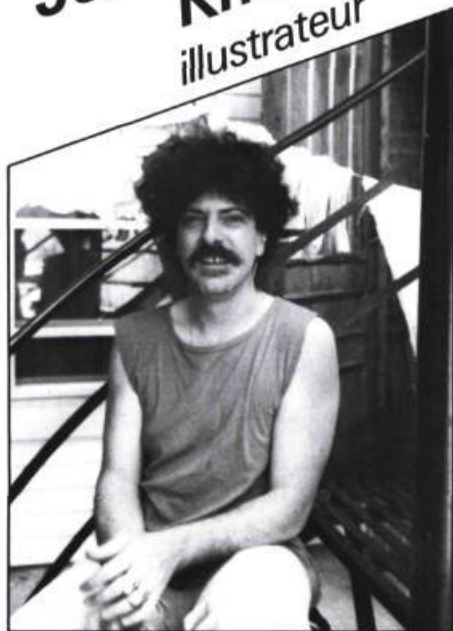


photo: Monique Poulin

tu pars vivre à Londres très bientôt. Tu n'aimes plus le Québec?

— Le Québec me plaît énormément, surtout sur le plan humain. Il n'est pas le motif de mon départ pour Londres. Non, pas du tout. Vois-tu, j'adore voyager. J'étais allé étudier un an à Toronto, en 1972, pour ma maîtrise en linguistique. Puis j'ai été professeur d'anglais pendant quatre ans en France. Finalement, attiré par le goût du voyage, je suis allé enseigner au Maroc dans le cadre d'une coopération France-Maroc. Là-bas, j'ai rencontré des Québécois parmi lesquels je me suis fait des amis qui m'ont donné le goût de connaître le Québec. J'ai voulu essayer ce pays. Maintenant, je veux essayer Londres. Après, ce sera peut-être l'Italie, qui sait? Je ne veux jamais arrêter de voyager. J'aime me déplacer, et c'est un grand avantage.

— Lequel?

— L'avantage d'apprendre, d'évoluer, de découvrir. Il est bon de tâter plusieurs terrains. L'illustration a besoin de mouvement, de changement, de nouveauté.

— Et maintenant, c'est à Londres que tu veux aller. Pourtant, tu fais ta marque ici en matière d'illustration...

— Oui, mes affaires vont très bien, je n'ai pas à me plaindre. Je produis des affiches, des albums, j'enseigne l'illustration au département de Design de l'UQAM. Je n'arrête pas, j'ai toujours des commandes. Mais j'ai l'impression d'avoir tout vu ici, je tourne en rond, tout est connu, j'ai besoin de changer d'air, de recommencer l'immigration. Oui, voilà, recommencer l'immigration. Je ressens ce besoin dans mes tripes. C'est difficile à expliquer. Ce n'est pas le Québec qui me fait fuir, mais je ne crois pas, moi, au rationalisme. Et puis Londres, j'aime beaucoup. J'y étais allé en 1969-1970 et l'automne dernier j'y ai fait une exposition qui m'a permis de rencontrer les gens du milieu, et de prendre contact avec eux. Je me sens prêt pour cet ailleurs. Il y a à Londres un bassin impressionnant et important dans les domaines de la création, de l'illustration, de la musique. Je ne veux pas passer à côté. Ce renouveau est nécessaire à mon évolution.

— Ton évolution, elle passe par différents types d'illustrations: les pochettes de disques, la publicité, les magazines, les affiches de toutes sortes et... les livres pour enfants. Comment as-tu commencé dans le domaine de la littérature de jeunesse?

— Dans l'illustration pédagogique, chez Mondia. Je ne peux plus revoir ces illustrations. Je les trouve affreuses. Tiens, je revois cet âne triste. Quel travail j'y ai mis. Et les personnages donc! C'était un travail fou. Philippe Béha et moi avions trois mois pour illustrer 36 livrets de lecture. J'ai imaginé 204 illustrations cette fois-là.

— Comment conçois-tu l'image pour les enfants?

— Il y a l'humour, l'atmosphère, le «mood» si je peux dire qui est important. Tu travailles ces éléments, tu te débrouilles avec ça, et l'enfant comprend où tu veux en venir. J'ai un très grand respect pour eux, je ne les prends pas pour des imbéciles, ils comprennent beaucoup de choses et vite.

— Est-ce que tu crois que l'enfant juge les illustrations qu'on lui propose?

— L'enfant ne juge pas; c'est l'adulte qui juge. L'enfant, lui, va rigoler devant une illustration, va la trouver bien ou non. Il n'est pas si bête que ça. Il ne faut pas le mépriser. Moi, je ne pense pas en termes de jugement et je ne crois pas non plus en la morale. Elle aussi est faite par les adultes.

— Tu n'as donc pas de message à passer à l'enfant?

— Non, mais je me refuse de présenter une image à l'eau de rose. Ça, jamais. L'image doit être efficace, belle, sim-

ple. Je crois en l'artisanat. L'illustration, c'est à toi, c'est ta création. C'est fantastique d'illustrer un livre qui suggère des images.

— **Comment travailles-tu avec les auteurs?**

— J'aime la complicité avec l'auteur. Je ne suis pas l'exécutant visuel du mot à mot. J'ai aussi des choses à dire par mon illustration, des choses qui se déclenchent dans ma tête en lisant le texte. C'est important d'en discuter avec l'auteur, car j'interprète le texte, je ne fais pas que le restituer.

— **Mais toi, est-ce que tu écris aussi des textes pour enfants?**

— J'ai écrit le texte de *À contre-vent*. Seulement, il a été «réadapté».

— **Pourquoi «réadapté»?**

— Le texte que je suggérais n'a pas été retenu. L'éditeur a alors proposé que le livre soit publié sans texte. Pour moi, il n'en était pas question. Ces illustrations présentées antérieurement sous forme d'un calendrier étaient mon idée pour la promotion des éditions Ville-Marie. Je voulais maintenant voir ces illustrations accompagnées d'un texte. Je crois à un produit, à un livre. Finalement, Christine Brouillet a été chargée de refaire la rédaction. J'ai demandé qu'elle tienne compte de mon texte et de mes illustrations.

— **Il y a donc des déceptions dans ce métier?**

— Bien sûr. Souvent c'est l'impression qui nous joue des tours. Par exemple, la page couverture de *À contre-vent*

devait être brun foncé. L'imprimeur a omis une couleur. Résultat: le fond est vert. Heureusement, ce n'est pas si mal. Cette erreur aurait pu être catastrophique. C'est comme *Au coeur du bonbon* que j'ai illustré à La courte échelle. J'ai été très déçu. Il y a eu un pépin au moment de l'impression ou de la séparation couleur. Malheureusement, c'est tombé sur mon livre. Pourtant, je respecte beaucoup La courte échelle. Le rapport de travail est très bon avec cette maison d'édition.

— **Mais que font les éditeurs? Ils ne surveillent pas leurs produits?**

— Les éditeurs? Soit par crainte, soit par médiocrité ou par mollesse, certains d'entre eux restent dans leur coin, ils n'osent pas. À la fin, le produit n'est plus valable.

— **Un bon éditeur, c'est quoi?**

— Un bon éditeur, c'est quelqu'un de suffisamment professionnel pour respecter le travail proposé. C'est le début du professionnalisme. J'adore travailler avec des gens comme Marc Gallant à New York. Il fait tout, il surveille tout, il respecte son travail et le mien. C'est fantastique!

— **Qui est Marc Gallant?**

— C'est un Canadien de l'Île-du-Prince-Édouard qui a vu mon calendrier chez Ville-Marie. Ça l'a séduit. Alors, il m'a demandé de participer à un livre pour enfants conçu par différents illustra-

teurs du monde entier. On y trouve un Polonais, un Suisse (Delessert), un Allemand, un Autrichien, un Anglais... Je suis le seul Canadien. Le livre est sorti en novembre dernier et s'appelle *The Cow Book* chez Knopf à New York et Sidgwick and Jackson à Londres. On trouve également ce livre ici, en librairie. J'ai un autre projet avec Marc Gallant, en duo cette fois. Un livre pour enfants, sans texte et qui est prévu pour le printemps 1985: *Alphabettland*. La particularité du livre est l'utilisation de différents signes: caractères romains, chinois, arabes.

— **Pour en revenir aux éditeurs, crois-tu que l'Association des illustrateurs et illustratrices du Québec ait un rôle à jouer face à cette situation?**

— Ça prenait ça à Montréal: une association qui fasse respecter les illustrateurs et tente d'abolir les faiblesses des éditeurs. Cet organisme va changer quelque chose, il stimule les illustrateurs, crée des rencontres. Avant sa fondation, il y avait le bénévolat, on se débrouillait comme on pouvait et travaillait comme des fous.

— **Que cherches-tu quand tu illustres un livre pour enfants?**

— Je cherche à me faire plaisir et à faire plaisir. C'est ma façon de communiquer. N'est-ce pas là le propre de l'illustration: communiquer?

— **Jean-Christian Knaff, bon voyage et bon séjour à Londres!**

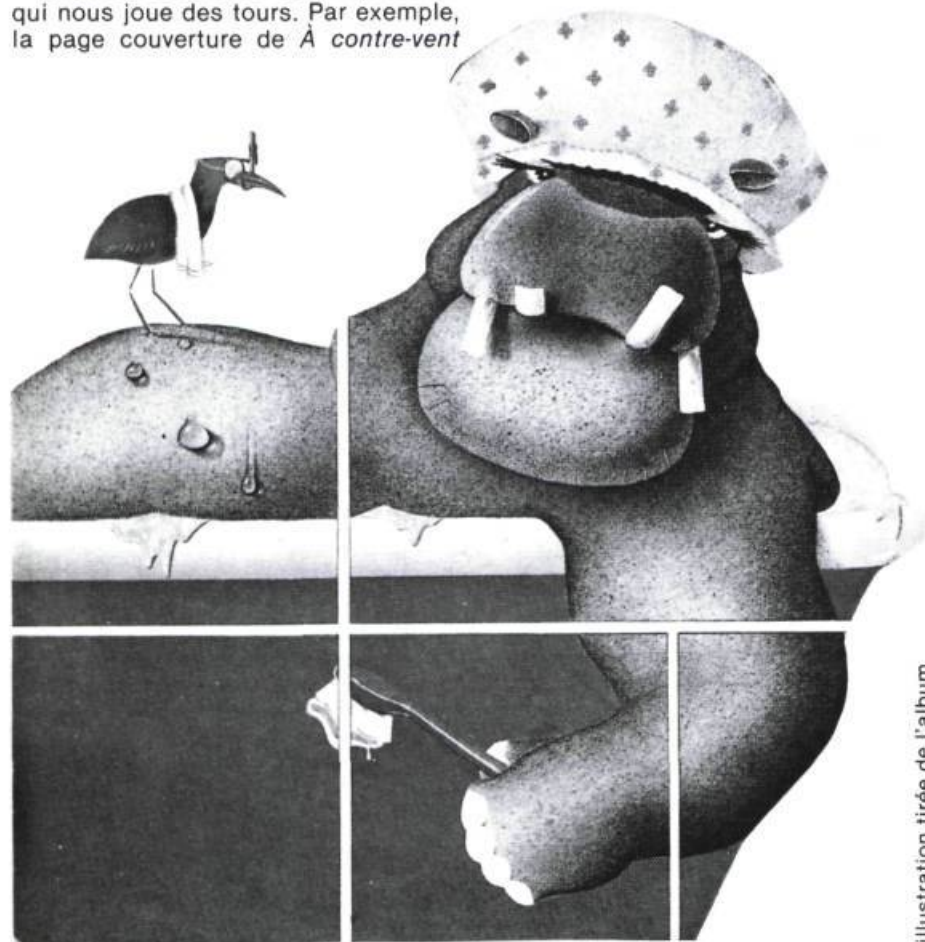


illustration tirée de l'album
Des animaux pour rire

Bibliographie

Jean-Christian Knaff connaît du succès autant aux États-Unis qu'en Europe. Des magazines prestigieux comme *European Illustrations* et *American Illustrations* ainsi que *Graphis* arborent ses illustrations, et le *New York Times* l'a déjà présenté. Le magazine allemand *Stern* prévoit publier sa série de vaches dans un livre pour enfants. Jean-Christian a également exécuté une série de cartes postales en deux volets pour la Suisse, et l'illustration des pianos à queue de *À contre-vent* a été reprise et exposée en Suède.

Dans le domaine du livre pour enfants, Jean-Christian Knaff a illustré:

- 17 livrets pédagogiques, aux éditions Mondia, collection *À mots découverts*, Montréal, 1980.
- *Des animaux pour rire*, texte de Jacques Pasquet, éditions Ville-Marie, Montréal, 1982.
- *Au coeur du bonbon*, texte de Marie Décary, La courte échelle, Montréal, 1983.
- *À contre-vent*, en collaboration avec Christine Brouillet, Nathan / Ville-Marie, Paris / Montréal, 1983.
- *The Cow Book*, collectif dirigé par Marc Gallant, Knopf (New York), Random House, Sidgwick and Jackson (Londres), 1983.

À paraître:

- *Alphabettland*, en collaboration avec Marc Gallant, prévu pour le printemps 1985.